

## **J'ai cherché la réponse à la question : est-ce que je puis croire sans mettre ma raison à la porte ?**

*Propos recueillis par Huguette Charrier et Lucienne Gouguenheim*

**En pensant à l'ensemble de votre œuvre, pouvez-vous rétrospectivement repérer les rencontres et circonstances qui vous ont interrogé, stimulé ?**

**Joseph Moingt** : La rencontre de la modernité. Certes, la modernité, je l'avais étudiée dans mes cours de philosophie. J'avais pu me poser des problèmes, mais cela restait purement intellectuel. Le triomphe d'une pensée sécularisée, son retentissement sur la vie et la pensée de l'Église, l'effacement de l'Église, la disparition progressive de la religion ; cela je ne m'en suis rendu compte que plus tardivement.

Après la guerre, quand je suis rentré d'Allemagne, les noviciats étaient pleins et je crois savoir qu'à cette époque-là on a encore construit des séminaires : il y avait beaucoup de rentrées, ce qui masquait le phénomène de la raréfaction sinon de la disparition de la croyance.

Quand a paru l'ouvrage des abbés Godin et Daniel France pays de mission ? avec un point d'interrogation, on espérait encore que ce n'était pas vraiment le cas.

J'ai pris conscience lentement de la donnée de ce point d'interrogation. Pas à Fourvière où il y avait beaucoup d'étudiants, et une certaine pratique religieuse à cette époque autour de nous.

J'ai fait cette rencontre progressivement quand j'ai quitté Fourvière pour Paris, dans un milieu moins protégé et aussi quand j'ai circulé davantage dans les régions.

**Ressentiez-vous déjà une espèce d'écart entre la foi des gens, leur culture et l'institution ?**

Oui, par exemple à travers mes contacts avec beaucoup de laïcs qui étaient mes étudiants à l'Institut catholique, en formation C ; et beaucoup étaient motivés par le fait que leurs enfants, qui étaient même de grands enfants, abandonnaient leur pratique religieuse et même la foi ; ils voulaient savoir comment ils pouvaient rattacher leurs enfants à la foi religieuse. À ce moment-là aussi j'ai pris des contacts très habituels dans une paroisse de la banlieue parisienne où j'allais régulièrement et où j'étais confronté avec tout le mouvement de laïcs dans l'Église, qui demandaient à être appelés à davantage

de responsabilités, qui faisaient entendre leurs critiques à l'égard de l'institution hiérarchique.

Et alors j'ai fait la rencontre de l'aumônerie catéchuménale, dès les années 1970 ; j'ai eu par elle des relations suivies qui ne se sont interrompues qu'à une époque tout à fait récente. Et là j'ai eu affaire à des aumôniers. Au début, il n'y avait presque que des prêtres ; ensuite il n'y avait presque plus que des laïcs et même des femmes qui intervenaient de façon majoritaire. Et c'est au contact de ces personnes-là, qui avaient la responsabilité de la formation des jeunes qui fréquentaient encore l'église, que j'ai pu voir non seulement les questions qui se posaient, mais aussi comment la transmission ne se faisait plus. Voilà les facteurs qui m'ont le plus aidé.

### **Ce constat vous a-t-il déstabilisé personnellement ?**

Non, je n'ai pas été déstabilisé par cela. Je l'ai été davantage dans mon travail de théologien, et dans mon travail de directeur de revue. Je devais m'emparer des problèmes qui se posaient, ne pas les aborder dans une perspective strictement apologétique [science théologique qui se propose de démontrer la rationalité des dogmes] ou dogmatique de défense de la foi, mais aller au fond des problèmes et voir notamment les réformes de structure qui devaient s'imposer à l'Église, mais aussi les réformes du langage dogmatique. J'ai abordé beaucoup de questions profondes de la foi ; mais je ne les ai jamais abordées sans qu'elles se posent. Il fallait qu'elles viennent. Non pas que je trouve d'abord comment y répondre, mais comment moi je me les posais.

### **Un penseur musulman, Al Jaliz, a écrit : « Cinquante doutes valent mieux qu'une certitude. » Au terme de votre œuvre, avez-vous des doutes ?**

Si on entend par doute une hésitation qui s'installe, je dirai que, au terme, non, je ne peux pas dire que j'en ai. Si on entend par doute une question qui se pose, alors, non seulement j'en ai, mais je pense que les vraies questions de la foi, ce sont des questions auxquelles chaque génération de chrétiens devra répondre.

Au terme de mon œuvre, je me repose les mêmes questions. C'est seulement dans un certain discours que les questions s'éclairent ; elles n'ont pas d'éclairage en dehors de ce discours. On doit mettre ensemble, en connexion, la tradition de l'Église et la pensée moderne ; la vie dans l'Église et la vie dans le monde ; les questions que se posent les chrétiens aujourd'hui, les laïcs chrétiens, les questions qu'on se pose partout dans le monde.

Un doute ne se résout pas par des certitudes. J'ai dû me débarrasser d'un

certain nombre de certitudes qui étaient fausses, qui ne tenaient pas à la réflexion. Donc, petit à petit, ma foi s'est délogée des certitudes sur lesquelles elle pouvait s'appuyer auparavant ; elle devient une espérance. Mais une espérance sensée, réfléchie ; une espérance qui va de pair avec l'espérance que j'ai dans la marche de l'humain.

Et Dieu sait s'il faut aussi de la foi pour croire au salut de l'humanité ; je ne parle pas du salut religieux de l'humanité, mais d'une réussite de l'humanité comme humanité ; il faut une grosse espérance pour cela ; et je ne peux pas séparer l'un de l'autre ; donc, ma foi repose sur l'espérance du Royaume de Dieu, mais je n'entrevois pas cet avenir du Royaume de Dieu en dehors d'un avenir de l'humain. C'est une espérance, mais jamais une certitude. Pour moi, la foi n'est jamais ça. Je me dis : qu'est-ce qu'il en sera de l'Église à la fin de ce siècle ? Ou même simplement dans 50 ans ? Je ne sais pas. Peut-être qu'elle aura disparu de la surface de la planète. C'est possible ; il y a tellement de religions puissantes qui ont disparu, ces religions dont on admire les beaux restes dans l'Orient quand on va à Baalbek par exemple : rien n'est garanti pour l'Église d'échapper à un avenir semblable ; ce que je crois et espère c'est que l'Évangile, lui, ne disparaîtra pas. Je ne mets pas au même niveau l'Évangile et l'Église comme institution.

### **Vous ne faites pas de théologie-fiction.**

Non. Je sais qu'il y a des théologiens américains qui font de la théologie à partir de l'humanité qu'on espère découvrir dans des planètes lointaines. Moi je dis qu'on a assez de problèmes avec ceux qui se posent sous nos yeux sans aller les chercher ailleurs.

### **La théologie est-elle un métier ? Doit-elle être confessante ? Peut-on faire de la théologie comme on fait des mathématiques, en décrivant des concepts sans engager sa foi ?**

On aime dire que la théologie est une science ; dans la mesure où elle est scientifique, peut-elle se permettre d'être aussi une confession ? Est-elle un métier ? Je réponds oui : parce qu'elle est scientifique ; est-elle confessante ? Oui, elle ne peut être que confessante. Quand je dis qu'elle est un métier, je n'entends pas décourager beaucoup de laïcs qui font de la théologie ; ce n'est pas une science réservée aux clercs. Mais c'est un savoir, un savoir sérieux parce qu'elle repose sur des documents. On dit que l'Évangile appartient à tout le monde ; oui, bien entendu, mais ça ne veut pas dire que tout le monde est suffisamment armé pour l'interpréter ; moi je me casse les

dents sur les Écritures ; il y en a qui me resteront toujours obscures et d'autre part je m'enquiers toujours de savoir ce qu'en dit l'exégèse [explication des textes bibliques]. Elle est sémiotique quand elle recherche le sens des mots. Elle est historico- critique quand elle situe le texte dans le contexte historique où il a été écrit] savante. Je ne parle pas d'une exégèse purement sémiotique, qui parfois évacue les problèmes, mais d'une exégèse historico-critique qui pose de très sérieux problèmes.

Quand j'ai commencé à enseigner, on séparait nettement l'exégèse et la théologie. J'étais censé enseigner uniquement le dogme de l'Église, l'Écriture telle qu'elle était enseignée dans l'Église et donc, moi, je prenais les interprétations des Pères. Cela d'ailleurs n'était pas nul puisque toutes les premières définitions de la foi ont été faites à partir de ces interprétations que les Pères de l'Église ont données des Écritures ; cela avait une valeur savante. Cette théologie, je pouvais la justifier au regard de l'interprétation des Écritures qui se faisait dans la tradition de l'époque, mais je ne la justifiais pas pour autant par rapport à l'Écriture prise comme telle. Quand je suis venu à l'Institut catholique où il n'y avait pas la même division des cours, il fallait que j'aborde moi-même des questions qui n'étaient pas censées avoir été traitées avant ; par exemple, le Christ s'est-il présenté comme Messie ? Comme Fils de Dieu ? J'ai dû aller moi-même à l'Écriture. À ce moment-là, quand j'ai confronté l'exégèse faite aujourd'hui avec celle qui était faite par les Pères, j'ai dû me rendre compte que la plupart des argumentations sur lesquelles reposait l'essentiel des définitions des conciles ne tenaient plus.

Alors se posait une autre question : peut-on remettre le soin de justifier ou d'invalider le dogme à des individus neutres, indépendamment de toute foi ? Non, il faut toujours tenir compte de la tradition, mais cela ne veut pas dire pour autant que la tradition soit prise comme une norme absolue. Je lui reconnais une valeur normative, cela ne veut pas dire absolue. De même que je reconnais à l'exégèse une valeur aussi normative, mais pas non plus absolue. Autrement dit je ne me servirai pas, pour prouver un dogme, des Écritures dans lesquelles les exégètes me démontrent que ce n'est pas du tout cela qui est en cause ; mais par contre, on ne peut pas non plus fonder un dogme à partir uniquement d'une théologie purement biblique. Je pourrais dire quelle est la christologie de Jean, quelle est celle de Luc, celle de Mathieu, quelle était la figure de Jésus dans telle communauté primitive du premier siècle, mais cela n'aurait jamais qu'une valeur historique. Il n'y a pas de christologie du Nouveau Testament. Ça n'existe pas ; il n'y a que la christologie de Jean, Marc, etc. La christologie du Nouveau Testament, elle s'est faite dans la tradition.

**Il faut donc interpréter aussi la tradition.**

Je ne prends pas son analyse des Écritures telle quelle : je ne peux pas. D'où le métier du théologien qui est assez difficile, puisqu'il doit consister à lire les Écritures à travers les traditions, mais aussi à travers les interrogations de l'époque et donc la philosophie de notre époque, pour poser les bonnes questions et y répondre.

Quand les Pères ont produit la première définition christologique du concept de Chalcedoine, ils avaient une certaine anthropologie : l'homme est un animal, un être composé d'une âme et d'un corps ; une anthropologie qui n'est plus du tout la nôtre. Pour nous, depuis Descartes, toute anthropologie se fait à partir d'un « Je pense » totalement ignoré de l'anthropologie dans la tradition ancienne ; on voit bien une théologie réflexive apparaître déjà chez Augustin, mais qui n'a pas déterminé l'ensemble de la théologie de l'époque. Tandis que depuis Descartes se pose la question : Jésus avait-il une conscience purement divine ou bien humaine ? Qui est-ce qui disait « je » dans Jésus ? Était-ce le Verbe de Dieu ? Était-ce l'homme ?

Vous voyez le genre de questions auxquelles j'ai dû m'affronter dans le dernier volume [Naissance]. L'Église a toujours soutenu la parfaite humanité du Verbe incarné, mais jusqu'à une époque récente, elle n'a jamais considéré le Christ comme un Homme ; le sujet des Évangiles c'était le Verbe incarné. La révolution s'est faite au début du XXe siècle, quand on a posé la question du Jésus historique ; le Jésus historique, c'était forcément l'homme-Jésus ; ce sont donc les problèmes de l'humanité de Jésus qui ont refait surface. Et là il ne suffisait pas de dire : il a une âme et un corps ; il fallait dire : qui est-ce qui parle ? On disait : bien sûr, c'est le Verbe incarné, mais il parlait en tant qu'homme, quand il disait : « J'ai soif. » Mais quand il disait « le Père et moi nous sommes un », alors il parlait en tant que Dieu. Il faut rayer ces « en tant que ». J'ai beaucoup peiné là-dessus, car il n'est pas facile de construire un discours qui garde à Jésus sa véritable humanité, c'est-à-dire son existence d'homme, avec sa connaissance d'homme, et qui en même temps respecte le dogme du Verbe incarné.

### **Peut-on se satisfaire de ce qui se dit beaucoup actuellement : Jésus, le Nazaréen, un homme extraordinaire qui a satisfait le besoin de libération ?**

Vous trouvez des juifs qui traitent avec respect la figure de Jésus pris comme prophète ou rabbi : ils la tirent dans leur camp. Je n'en disconviens pas : il faut tout à fait respecter la judaïté de Jésus. Mais à ce moment là, il devient un grand rabbi comme ceux du Talmud et rien de plus. On peut dire aussi quelque chose de plus : c'était un grand prophète envoyé par Dieu. Mais le dogme dit

autre chose. Si Jésus devait redescendre au rang de simple prophète, c'est toute la foi chrétienne qui s'écroule : c'est évident, mais comment respecter sa divinité en respectant intégralement son humanité ?

### **Un homme en qui Dieu se reconnaît ?**

Oui, c'est déjà pas mal de dire ça. Mais comme je vous le disais à l'instant, ce n'est pas une formule qui va nous dire qui était Jésus. Moi je tiens un discours. Je l'ai tenu sur trois volumes. Ce n'est pas pour dire que ça complique la foi. Non. La foi ce n'est jamais compliqué. Et moi je reconnais dans le ressuscité le Verbe de Dieu qui s'est fait homme. Maintenant si je veux parler de l'homme-Jésus qui a vécu il y a 2000 ans, je devrai tenir un autre langage que lorsque je le regarde actuellement dans sa présence à la droite du Père.

**L'acte de philosopher, particulièrement d'argumenter ; par exemple à propos de certains documents ou décrets émanant de Rome. Nous aimerions en parler. À vous lire, on discerne votre méthode pour examiner un texte qui vient de Rome (comme par exemple « Foi et raison »). Vous le traitez avec beaucoup de respect. Vous examinez les arguments du magistère. Et vous terminez en disant « c'est insoutenable » ! Comportement qui contraste avec la réception fréquente, qui consiste à commencer tout de suite par des cris d'indignation.**

Je dois préciser encore ma fonction de théologien. Je suis un théologien de métier, qui a reçu une charge. Ce qui fait que, quand je dis ceci ou cela, comment interpréter tel article du credo, je n'ai pas la même liberté que quelqu'un qui s'improvise théologien ; même un homme tout à fait intelligent et compétent, mais qui n'a aucune charge d'enseignement. Je reconnais tout à fait le droit à un laïc qui n'est pas engagé dans une charge de théologien de dire : « moi, voilà mon avis » ; on a vu les livres se multiplier sur ce thème-là. Mais à moi, en général ce qu'on demande, en tant que théologien, c'est « comment vous, vous assumez la foi de l'Église ? » On me demande ce que dit l'Église. Je ne peux pas dire par exemple simplement « Jésus n'est qu'un homme ». Sinon, ce n'est pas la foi de l'Église. Et ce n'est pas la mienne. Maintenant, si on me demande si la définition de Chalcédoine me plaît vraiment, eh bien non, elle ne me plaît pas, parce que je suis un homme du XXI<sup>e</sup> siècle et que pour moi le concept d'homme n'est pas celui des Pères, celui des anciens. Pas du tout.

La théologie doit être confessante et j'engage mon acte de foi. Je maintiendrai la formule de Chalcédoine, par exemple, tout en disant que je suis obligé de

réinterpréter sa formulation dans la langue de mon époque. Je ne la rejette pas, mais elle ne peut plus me parler. Je la prends en considération, mais je dis comment je peux la penser dans la pensée contemporaine qui est la mienne. J'ai été formé, à partir d'une philosophie de Descartes, Kant, Hegel... Je suis obligé de tenir compte de ce point de vue là.

Ma foi est celle de l'Église. L'Église a reconnu Jésus comme Fils de Dieu ; j'essaye de le reconnaître, de conformer la manière dont j'en parle à la foi que j'ai reçue de l'Église. Une foi qui me parvient à travers des argumentations, des discours, des formules que j'exprime autrement. Ce n'est pas seulement un autre vocabulaire, mais un autre langage.

### **Et les questions de nos contemporains ?**

Ce n'est pas tellement les questions des autres qui m'ont tracassé : ce sont les miennes.

Je n'ai pas cherché à répondre à des difficultés, à des questions que des gens se posent parce qu'ils n'ont pas assez d'instruction, ou parce que leur foi est fragile. Moi, j'ai cherché à répondre à mes propres questions, à mesure que je prenais au sérieux l'incroyance.

Je ne vois pas comment un chrétien aujourd'hui ne peut pas se sentir interrogé par ce vaste phénomène d'incroyance qui nous entoure. Il faudrait vraiment se boucher les oreilles ou alors il faudrait mettre son intelligence à la porte.

Quand j'ouvre une revue un peu savante ou intellectuelle, je le fais avec la formation que j'ai reçue ; il faudrait que je mette tout ça à la porte quand je lis les encycliques des papes ou même quand je lis un texte de la tradition ancienne ?

### **Donc il faut penser la foi.**

Si on cessait de penser la foi, elle disparaîtrait. Parce que ce qu'on dira n'aura aucune résonance dans l'esprit des gens. C'est pour ça que, pour moi, la philosophie est importante, partout dans mes réflexions.

Je remonte aux philosophes qui ont formé la pensée moderne. Même des gens qui n'ont jamais entendu parler de Kant ont leur raisonnement imbibé de Kant. On n'a pas la prétention de connaître l'en-soi de la vérité.

### **Que pensez-vous de la prégnance actuelle de l'imaginaire ?**

J'y vois le gros danger de rejeter la foi dans le sentiment et l'irrationnel. Je pense que nous, chrétiens, nous ne pouvons pas dire que la foi n'a rien à voir

avec la science et la raison. Pourquoi ? À cause du dogme de l'Incarnation. Toute la foi chrétienne repose là-dessus. Le jour où vous le mettez en l'air, vous n'avez plus de raison de rester chrétien. Si ce n'est peut-être d'avoir recueilli une espérance messianique.

C'est ce phénomène, c'est le fait que la divinité se lie à un moment de l'histoire, à un événement de l'histoire, à la matière, comme dit Jung. C'est sa définition de l'Incarnation, que je trouve très belle : Dieu s'est uni à ce qui passe, à l'éphémère ; à notre raison aussi. C'est tout cela qui maintient la foi au contact des sciences ; des sciences de l'homme, comme des sciences de la nature, qu'il ne faut pas rejeter, puisqu'il est venu dans le monde.

### **On rejoint la théologie du process ?**

D'une certaine manière, oui ; puisqu'il nous est dit (1 Cor 15, 26-27) qu'à la fin, c'est-à-dire quand la mort sera détruite, le Christ remettra sa royauté à Dieu son Père afin que Dieu soit tout en tous ou tout en tout (le pluriel grec est neutre) ; c'est une formule stoïcienne, que Dieu soit tout en tout. Moi je trouve cela superbe. C'est là où l'on voit que la foi ne peut pas nous déloger de l'avenir de l'histoire, de l'avenir du monde, de notre planète, de notre galaxie. Je crois que l'éternité n'est pas séparée du temps : voilà ce que nous dit l'Incarnation. Depuis le début de la création, Dieu injecte son éternité dans le cours du temps ; pour que le temps n'aille pas à la mort, qu'il soit sauvé ; c'est cela qui met un espoir dans l'humanité. Et c'est là où la foi chrétienne ne peut pas se désintéresser de l'avenir du monde.

Le christianisme est le seul à proposer un Dieu incarné ; rien qu'à cause de ça le Dieu chrétien est nécessairement un Dieu différent de tous les autres. Et aucune autre religion ne peut accepter l'Incarnation. Regardez par exemple Lévinas, qui était un homme d'une grande bonté, d'une grande ouverture d'esprit : l'Incarnation était pour lui le blasphème suprême.

Aucun musulman non plus ne peut l'accepter ; il pourra être bienveillant pour le Christ : c'était un grand prophète, mais il s'en tiendra là.

### **On envisage souvent aujourd'hui la religion comme un mode de vie, une sagesse, plutôt que comme un corpus de connaissances.**

La religion doit être d'abord un mode de vie. Mais qui n'est soutenable que par la foi ; pourquoi irai-je me sacrifier pour le prochain ? Pourquoi économiser le pétrole pour les générations futures ? Qu'en ai-je à faire ?

Au nom de la solidarité humaine ; de la solidarité universelle ? Oui, c'est très important ; mais regardons autour de nous : qui s'en soucie ? Qui accepte de



réduire son train de vie pour nourrir les populations du Darfour ?

J'essaye de penser le plus possible avec les exégètes, les théologiens, les philosophes. La théologie n'est pas un discours solitaire ; je ne tiens pas à avoir raison tout seul, je raisonne à partir de mes collègues qui ont travaillé sur l'Incarnation, la philosophie, etc. ; je les lis et dois réfléchir à partir d'eux. La théologie ne sera jamais un cri. Contrairement à ce qu'admettent des philosophes que j'aime beaucoup comme Eric Weil ou Heidegger ; pour eux, la foi parle, mais pour dire un cri, un chant. Elle n'a pas le droit de tenir discours : tout doit se sentir.

### **Que pensez-vous des théologies de la libération ? Les théologies contextuelles, qui partent de la vie des gens ?**

Je pense que la théologie doit s'occuper de ces questions et c'est primordial en Amérique Latine. La question se pose un peu différemment chez nous. J'ai fait souvent remarquer que les premières questions qu'on s'est posées, ce n'était pas « combien de personnes en Dieu ? », c'est « qu'est-ce qu'on mange ? Avec qui on mange ? Est-ce que moi, juif, je vais m'asseoir à côté d'un païen qui mange du cochon ? ». L'Église s'est fondée sur une réflexion sur ces questions : que manger ? Avec qui manger ? Et ce sont des questions vitales. Comme de nos jours travailler pour la promotion de la femme.

### **N'y a-t-il pas une théologie du salut sous-jacente ? Un salut dans l'au-delà ou un salut que la collectivité prend en charge ?**

Le salut, ce n'est pas un autre temps ni un autre lieu au-delà de notre temps. Il n'y a pas un salut surnaturel séparé du salut naturel. Il est dans les situations très concrètes où se jouent les problèmes d'humanisation. Aujourd'hui la mission de l'Église, qui est au service de l'Évangile, ce n'est pas d'annoncer l'Évangile avec des exposés dogmatiques ; c'est de voir quels sont les problèmes d'humanisation qui se posent, là où il faudrait faire entrer les réponses de l'Évangile. Ce ne sont pas des réponses toutes faites ; nous avons à inventer un nouveau discours à partir de l'Évangile pour jeter des semences évangéliques dans l'humanité, dans la raison humaine déjà et puis dans les réalités de ce monde. Nous enseignons ce que nous dit Jésus dans le discours sur le pain de vie en distribuant de la nourriture à ceux qui n'en ont pas et en acceptant de travailler avec d'autres.

### **C'est un peu la théologie ramenée du ciel sur la terre ?**

Oui, dans la mesure où le salut se fait non pas dans l'histoire elle-même, mais dans l'invisible de l'histoire. Qui n'exclut pas l'histoire. Je veux dire par là que ce n'est pas nous qui faisons progresser le Royaume de Dieu ; le Royaume de Dieu, ce n'est pas simplement « enrichissez-vous ».

Le salut se fait dans l'invisible, dans l'incarnation relue à partir de la création, sur fond de la création.

**Avez-vous été influencé par les groupes que vous avez accompagnés et qui prennent leur distance par rapport à l'institution ? Et que vous avez peut-être aussi aidés ?**

J'ai fréquenté un certain nombre de Communautés de base, que je continue à voir. Souvent, quand on m'invite pour faire des conférences, des sessions, je retrouve là ces gens qui ont quitté l'Église à une certaine époque et qui sont dans des Communautés de base. Oui, tous ces gens-là, sûrement que je leur dois beaucoup ; ils m'ont beaucoup aidé à réfléchir ; leurs questions sont devenues mes questions ; et si elles étaient déjà les miennes, elles sont revenues avec plus de force quand je les ai vues exprimées par des gens qui par ailleurs pouvaient faire des efforts pour rester croyants et se demandaient jusqu'à quel point ils l'étaient encore. Que veut dire l'expression : « avoir la foi » ? La foi n'est jamais un bagage. Tous les matins, je cherche à devenir chrétien, et c'est à cela que sert la prière. La prière qui n'est pas une évasion ; on se met devant Dieu avec toutes les raisons que nous avons de douter. C'est assez difficile, car il a fallu cesser de s'adosser à un certain nombre de garanties. Je laisse la question se poser à travers ma réflexion et puis je recherche sa solution.